

Snejina

Snejina : petit flocon

Je suis née de presque rien, minuscule, très haut dans le ciel immense, de quelques corpuscules qui, comme nous tous, se sont progressivement agrégés. J'ai alors virevolté au gré de la bise d'hiver au-dessus des grandes forêts de Russie. J'ai alors connu une incroyable aventure. Pendant une nuit de tempête, je suis tombée sur le toit de zinc du grand immeuble et par le froid, j'y suis restée accrochée avec mes congénères.

Au matin, un homme qui grattait avec une grande pelle m'en a décrochée et j'ai virevolté à nouveau jusqu'au-dessus d'un grand parc boisé où, de branche en branche, je me suis retrouvée à plat dans une large allée.

J'ai failli passer sous les sabots d'un cheval attelé à une troïka qui avançait au trot avec sur ses traîneaux une femme emmitouflée dans sa grande chouba à capuche. En revanche, je n'ai pas pu éviter les semelles du petit maltchik qui rentrait chez lui en tirant derrière lui sa luge en forme de bouée gonflable.

Au retour, je me suis détachée de la semelle d'une de ses bottes alors qu'il s'était arrêté avec ses parents devant un marchand ambulancier « au goût de France » qui vendait des pâtisseries de ce lointain pays, mais, à force de piétinements, j'ai fini dans le caniveau.

Avec le soleil et l'asphalte plus humide, moi, petite Snejina, j'ai fini par fondre et je me suis muée, transformée, en kaplia (goutte d'eau). La nouvelle phase de ma vie n'a pas été facile au début, j'étais dans l'ombre, emportée avec une foule immense de mes congénères, au début lentement puis de plus en plus vite dans des tunnels ronds et lisses. Après des jours d'errance, j'ai enfin revu la lumière, une lumière diffuse et froide sous la surface glacée d'une rivière. J'ai suivi le mouvement de toutes mes congénères, à la fois tranquille et docile, observant d'en bas d'étranges manigances à la surface.

J'ai admiré des poissons attirés par un trou rond que des pêcheurs venaient de faire avec une vrille au travers de la glace du fleuve gelé pour y mettre un appât.

J'ai vu aussi un grand trou en forme de croix où les humains se baignaient un jour de théophanie. Revenue à la surface, j'ai vu aussi un curieux engin à hélice qui tournait et glissait comme pour danser sur la glace en soulevant de grands nuages blancs.

J'ai été prise plus loin avec un gros bloc gelé contre lequel je me reposais, et j'ai repris très rapidement ma forme première. Je me suis alors retrouvée malgré moi dans le mur d'un gigantesque palais de glace que des artisans et artistes sculptaient pour des visiteurs. La fée des glaces, c'était moi, mais je n'étais pas la seule, je savais que c'était un pays fait pour nous. Dépitée un peu à l'idée de ne plus pouvoir découvrir le monde et cet immense pays, je suis restée prisonnière tout un hiver.

Seulement, au printemps, millimètre par millimètre, le soleil fit son œuvre. Je fus à nouveau libre en me métamorphosant encore une fois. Non loin du fleuve, après quelques efforts, je réussis à reprendre ma navigation joyeuse avec toutes mes autres sœurs. Pendant des jours et des jours, j'ai observé, visité, allant d'un bord à un autre, d'un rocher à une herbe, frôlant parfois les poissons ou les galets. Nous étions de plus en plus nombreuses à jouer ainsi et à espérer une destination grandiose pensant qu'un paradis nous était promis.

Un jour d'été, j'ai longé un ancien bateau en bois ancré sur une berge dominée par une ancienne forteresse sur laquelle était assise une statue à l'œil impassible. Un seau jeté par-dessus bord m'a capturée. Je me suis retrouvée transportée dans les cuisines de cette maison flottante avec de nombreuses autres gouttes paralysées d'angoisse. On m'a mise dans une nouvelle prison de terre cuite émaillée, puis versée dans ce grand récipient en étain qu'ils appellent un samovar. Et là j'ai failli disparaître à jamais, j'ai ressenti une chaleur, douce au début, puis tiède, et ensuite de plus en plus chaude et pour finir brûlante, j'étais complètement agitée, éperdue, au bord de l'évanouissement, je sentais ma mort proche.

Par miracle, j'ai été alors versée dans une tasse colorée et j'ai senti un léger soulagement. J'ai patienté aussi des heures. Ma température est redevenue normale, mais mon aspect avait changé, j'étais plus cuivrée... le tchaï m'a-t-on dit.

Je redoutais la suite, être ingurgitée par un humain ou que sais-je ? Heureusement rien n'est venu. J'ai été oubliée dans cette tasse au bord d'une table. Le lendemain j'ai encore une fois été jetée sans ménagement dans ces horribles tuyaux, ces labyrinthes infernaux dont je crus, comme avant, ne jamais ressortir. Que le temps fut me long...!

Un jour dans mon profond sommeil peuplé de rêves ou j'étais encore la petite Snejina virevoltante et voyageuse, j'ai revu brusquement la lumière, ou du moins la lueur du petit matin, ou d'un soir peut-être, je ne sais, un soir près de Moscou comme dit la chanson. J'étais dans la petite datcha d'une grand-mère, une babouchka. Cette gentille cabane ou maison d'été, perdue dans la banlieue, était, elle aussi, bien vieille, avec ses dentelles fanées à la fenêtre, son bois délavé et ses palissades décaties, mais elle avait du charme. En fin de compte, j'ai été versée dans un vase pour servir à la survie de ses dahlias fraîchement coupés.

Je suis bien dans cette datcha en compagnie du chat qui habite aussi les lieux, mais que vais-je devenir ? Va-t-on me jeter un jour dans l'herbe pour une évaporation lente et définitive pour moi ? Vais-je me diviser en mille molécules dans les cellules végétales qui nous aspirent une par une ?

Je rêve encore aux grands espaces, je rêve à la taïga, je rêve aux grands fleuves russes, la Volga, la Moskova, la Lena, qui me feraient voguer au loin. Je rêve enfin, comme toutes les petites gouttes d'eau, de rejoindre un jour notre paradis originel, pour moi l'océan arctique... et de redevenir une autre Snejina...

FIN